

La pensée politique de Pascal

Lee Whan

Dans la première partie des *Pensées*, Pascal entreprend une enquête méthodique sur ce qu'on peut appeler les conditions humaines. Cette enquête, qui se veut générale et synthétique, s'étend nécessairement, au-delà de l'existence humaine individuelle, jusqu'à sa dimension sociale, car l'homme, destiné à vivre en collectivité, ne se définit pas par sa seule individualité mais encore par sa socialité. Aussi voyons-nous Pascal se laisser entraîner à un moment donné vers l'espace social qui est le prolongement naturel de la vie individuelle. Or, selon lui, la société que forment les hommes en vivant ensemble n'est pas un assemblage fortuit, mais une organisation nécessaire et structurée qui se gouverne selon ses propres lois et principes. Et demande-t-il : "Sur quoi la fondera-t-il, l'économie du monde qu'il veut gouverner?" (108-294)¹⁾

1) Le premier chiffre renvoie à la numérotation de Lafuma(Delmas, 1960) et le second, à celle de Brunschvicg.

L'origine du pouvoir

Pascal nous invite d'abord à assister avec lui au premier drame politique qui se déroule dans l'histoire humaine, celui qui débouche sur l'émergence d'une forme du pouvoir. Pourquoi le pouvoir? Parce que, pense Pascal, c'est une nécessité qu'il y ait «différents degrés», entendons, différentes hiérarchies dans la collectivité, qui, en général, se compose de dominant(s) et de dominés. Quel est donc le processus qui conduit à ce qu'une partie des hommes s'y affirment comme un parti dominant, ayant en main un appareil de contrôle réel et efficace?

“Les cordes qui attachent le respect des uns envers les autres, en général, sont cordes de nécessité...”

Figurons-nous donc que nous les voyons commençant à se former. Il est sans doute qu'ils se battent jusqu'à ce que la plus forte partie opprime la plus faible, et qu'enfin il y ait un parti dominant. Mais quand cela est une fois déterminé, alors les maîtres, qui ne veulent pas que la guerre continue, ordonnent que la force qui est entre leurs mains succédera comme il leur plaît...”
(207-304)

‘ils se battront’... Voilà comment Pascal se figure la vie sauvage des premiers hommes, qui s'affrontent les uns les autres dans la lutte perpétuelle pour l'existence et la survie. Ceci nous rappelle «la guerre de tous contre tous», la fameuse formule de Hobbes. Selon lui, les hommes naturels, poussés par leurs instincts irrésistibles, s'accrochent chacun à leurs intérêts, cherchant à dominer sur les autres et par là entrent fatalement dans l'état de guerre contre tous. Pascal, de son côté, l'a déjà noté : “...il faut qu'il y ait différents

degrés, tous les hommes voulant dominer, et tous ne le pouvant pas, mais quelques-uns le pouvant.” Et c’est la force qui y domine, déterminant vainqueurs et vaincus. A ce stade, la loi du plus fort qui est seule efficace dans la jungle l’est aussi dans la collectivité humaine.

Pascal dit: “Jusque-là la pure force le fait.” Cela implique que désormais un autre facteur peut y intervenir. En effet, il introduit d’une manière quelque peu inattendue le principe de l’imagination dans son raisonnement. Au commencement était donc la force qui a agi comme suprême juge du monde, mais une fois ce stade primitif dépassé, les maîtres, ne voulant pas que la guerre continue, cherchent à faire succéder la force qui est entre leurs mains selon certaines règles, c’est-à-dire de manière pacifique. Le problème se pose alors d’obtenir de la part de ceux qui sont sous leur domination l’adhésion volontaire à cette forme d’exercice et de succession du pouvoir. Et pour cela, il est nécessaire qu’elle soit reconnue pour être juste et authentique, car finalement “on ne veut être assujetti qu’à la raison ou à la vérité.”(195-325) Précisément c’est là que Pascal fait intervenir l’imagination.

L’imagination et la coutume

Qu’est-ce que l’imagination? Selon Pascal, elle est une faculté de la conscience humaine qui se distingue de celle de la raison et dont l’éminente vertu consiste à dispenser de la valeur aux choses. Si la raison excelle à observer, à vérifier et à enregistrer, l’imagination se joue, par delà cette connaissance objective, dans un espace d’émotions et de jugement de valeur. Pascal cite, à titre de démonstration, le cas d’un philosophe placé sur une planche ‘plus large qu’il ne

faut', mais qui surplombe un précipice: quoique sa raison le convainque de sa sûreté, ce prince de l'intelligence ne saurait soutenir cette situation, parce que son imagination, alertée par la vue d'un abîme sous ses pas, entre immédiatement en action, soulevant en lui une agitation d'effroi et d'affolement. "Plusieurs, ajoute Pascal, n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer."(81-82)²⁾ Si on éprouve à l'égard d'une chose plaisir, émerveillement, adoration comme crainte, épouvante, répugnance, ce sont là des remous émotionnels provoqués par la faculté imaginative qui est toujours prête à réagir contre les effets extérieurs. "Qui dispense la réputation? qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands, sinon cette faculté imaginative?"(*Ibid.*) Dans cette énumération, 'les lois' et 'les grands' s'accordent parfaitement avec notre intérêt, les lois étant la somme de règles et normes indispensables pour la vie sociale et les grands la classe dominante représentant le pouvoir. Pascal fournit par là une réponse à la question que nous venons de poser: si le pouvoir et l'ordre établi acquièrent enfin 'le respect et la vénération', cela est dû à l'imagination humaine, qui, subjuguée par leur éclat et leur

2) Il faudra noter que Pascal parle de l'imagination toujours sous forme de comparaison ou mieux de concurrence avec la raison. En théorie, l'imagination qui est 'la faculté de l'imaginaire' et la raison qui est 'la faculté du réel'(Jean Mesnard, *Les Pensées de Pascal*, Sedes, 1993, p.193) se jouent chacune dans sa propre sphère et selon sa propre logique, mais en pratique, il y a toujours une espèce d'interférence entre ces deux fonctions, et c'est souvent, sinon toujours, l'imagination qui prévaut: "Elle fait croire, douter, nier la raison." (81-82) C'est la façon de Pascal à lui de dénoncer la faiblesse de la raison et, plus généralement, les illusions de l'homme.

réelle puissance, en vient à leur accorder la juste autorité, à savoir qu'ils deviennent dignes de respect et de vénération dans la mesure où les hommes *s'imaginent* qu'ils sont justes et légitimes. Les inventions humaines appelées pouvoir, institutions, lois, ordre se transforment, en se succédant de siècles en siècles, en un système symbolique hautement significatif qui finit par s'imposer à l'inconscient collectif.

A ce processus se joint un autre facteur: la coutume. Si l'imagination travaille à partir des sensations qui la frappent, la coutume vient à son aide et consolide ces effets extérieurs. C'est, en effet, la coutume qui aide à la métamorphose des choses en images significatives. "*La coutume* de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui plient la machine vers le respect et la terreur, fait que leur visage ... imprime dans leurs sujets le respect et la terreur...; et de là viennent ces mots: 'Le caractère de la Divinité est empreint sur son visage'."(62-308) Telle est la puissance de la coutume qui, "sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, et incline toutes nos puissances à cette croyance, en sorte que notre âme y tombe naturellement."(7-252) Ainsi, les prétendus principes naturels considérés comme a priori ne sont au fond que des principes accoutumés: "Qui doute donc que, notre âme, étant accoutumée à voir nombre, espace, mouvement, croit cela et rien que cela?"(194-89) La religion non plus n'en est pas exempte: "Qui s'accoutume à la foi le croit, et ne peut plus ne pas craindre l'enfer, et ne croit autre chose."(*Ibid.*)

Il en est de même de la législation. Le fondement mystique de son autorité, c'est la coutume: "La coutume fait toute l'équité, par cette seule raison qu'elle est reçue."(*Ibid.*) Nous

pouvons maintenant voir plus clair comment imagination et coutume s'unissent et se collaborent: la coutume est pour ainsi dire un sol fertile où l'imagination prospère le plus aisément. Et celui qui "est accoutumé à contempler les prodiges de l'imagination humaine," ne s'étonnera pas de ce "qu'un siècle lui ait tant conquis de pompe et de révérence."(108-294) Mais la justice acquise de la sorte, nous savons bien qu'elle n'est pas vraie, mais fictive: ce n'est qu'une justice *imaginaire*.

Renversement du pour au contre

Voici donc deux principes, la force et l'imagination que Pascal introduit dans ses réflexions sur l'origine du pouvoir et des institutions sociales. En un mot, la force engendre le pouvoir et l'imagination lui procure la justification. Le problème est que ces deux principes n'ont en soi-même aucun fondement rationnel. La force n'est autre que la force et sa seule logique est celle du plus fort: les cordes qui lient les hommes de manière que les plus forts oppriment les plus faibles sont 'les cordes de nécessité'. Il en est de même des 'cordes d'imagination'. L'imagination, à l'aide de la coutume, fera admettre ce qui est établi et en croire à la justice, mais ce n'est là qu'une illusion: cette justice n'est juste que dans la vaine imagination humaine.

Cette petite anecdote du pouvoir selon Pascal, on pourrait la résumer: "les choses du monde les plus déraisonnables (sont devenues) les plus raisonnables."(208-320) (Pascal en donne l'explication: "à cause du dérèglement des hommes." Nous aurons l'occasion d'y revenir.) Une fois encore, cette rationalité est une pure fiction. Sous le regard de Pascal

éclate soudain la vérité, l'âpre vérité de la réalité politique.

Que fera-t-on alors? Pascal passe à la phase suivante et interroge à partir de ce constat les différentes possibilités de l'action politique.

La première que suppose Pascal est celle du peuple. Celui-ci admet le pouvoir et s'y soumet volontiers. Pour lui, le souverain, souvent Divinité incarnée, est investi d'une autorité sacrée et l'ordre établi représente l'éternelle justice. Il croit tout spontanément qu'il doit à l'un comme à l'autre le respect et la soumission. Par cette adhésion totale du peuple la société sera unie et l'ordre et la paix sauvegardés.

Mais nous venons de le voir, Pascal ne croit ni à l'authenticité du pouvoir, ni à la justice de l'ordre établi. Il reconnaît d'ailleurs qu'il ne faut avoir une âme fort élevée (cette formule est de Pascal!) pour percevoir l'arbitraire des institutions humaines, et qu'il ne manque pas en effet des gens qui triomphent à montrer la-dessus la folie du monde qui s'y soumet naïvement; ceux-là cherchent même à l'arracher de l'illusion où ils le trouvent plongé. C'est d'ailleurs la chose du monde la plus facile: on n'a qu'à "sonder jusque dans leur source, pour marquer leur défaut d'autorité et de justice"(208-320), et tout craque d'un coup. Le peuple, dès qu'il prend conscience qu'il était dupe, s'élève et se révolte. La deuxième voie, c'est celle du refus, de la révolte.

Pascal, pourtant, ne s'associe pas à cette attitude prônée par 'les demi-habiles': fondée certes sur une certaine rationalité, elle est pourtant erronée en ce qu'elle ne tient compte que d'un aspect de la chose. La conséquence en est déplorable. "C'est un jeu sûr, affirme Pascal, de tout perdre... les grands

en profitent à sa ruine et à celle de ces curieux examinateurs des coutumes reçues.”(*Ibid.*) La plus terrible anarchie s’empare de toute une nation et c’est le peuple qui subit les plus atroces souffrances.

Pascal retourne ainsi à la première attitude qui est celle du peuple: respecter l’ordre établi et s’y soumettre. Mais s’il se range du côté du peuple, il ne partage pas sa pensée, car il est loin d’admettre la justice de l’ordre établi. La ressemblance n’est donc que dans l’apparence. C’est qu’y intervient ce qu’il a appelé ‘la pensée de derrière’, un mode de pensée qui permet, à un niveau plus élevé, de percevoir les raisons des effets; Pascal nomme ‘habiles’ ceux qui en sont capables. Soit, l’essentiel est que Pascal prend le parti du peuple, en admettant la réalité politique établie. C’est pourquoi il juge ‘saines’ les opinions du peuple. Voilà le deuxième renversement par les habiles après celui des demi-habiles qui a tout à l’heure détruit l’attitude du peuple. “Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu’on a de lumière.”(180-337)

“Le peuple honore les personnes de grande naissance (attitude qui consiste à admettre la structure hiérarchisée, soit l’ordre social établi). Les demi-habiles les méprisent, disant que la naissance n’est pas un avantage de la personne, mais du hasard (attitude qui rejette celle du peuple, parce que celui-ci a tort de trouver légitime l’ordre établi, qui, au fond, manque de tout fondement rationnel). Les habiles les honorent, non pas par la pensée du peuple mais par la pensée de derrière (attitude qui rejette encore celle des demi-habiles, rejoignant par là le peuple, mais d’un autre point de vue que celui du peuple.)” (180-337)³⁾

3) Ce qui est mentionné entre parenthèses est de l’auteur. Il est à noter,

La force et la justice

Voici donc les deux versants opposés de la pensée pascalienne. D'un côté, au niveau de la connaissance, le constat de la réalité politique sombre et négatif. Ce que nous dévoile son réalisme désabusé est d'une vérité effrayante et cette énorme organisation qui règne dans le monde en dépit de son défaut de légitimité s'apparente à un monstre: Hobbes l'a, en effet, comparé à *Léviathan*, un monstre énigmatique qui apparaît dans l'Ancien Testament (Job, 3, 8). C'est aussi un *Léviathan* qui se dégage de la description de Pascal.

D'un autre côté, au niveau de la praxis, Pascal se range au conformisme le plus officiel: lui qui a semblé sympathiser avec les demi-savants dans la critique des institutions établies, s'écarte d'eux dans la morale pratique pour admettre celles-ci. L'organisation politique, si elle est un monstre, c'est un monstre, disons, raisonnable à sa manière et qui a sa raison d'être. Du constat négatif du réel à la pratique affirmative, le passage semble contradictoire, mais nous venons de voir comment Pascal tente, à l'aide d'une démarche dialectique, de dépasser la contradiction.

Ici, nous allons essayer d'aborder cette problématique par un autre biais, en nous appuyant sur le fragment, intitulé *Justice, force* (probablement un des plus remarquables des *Pensées* par son contenu aussi bien que par sa forme.).⁴⁾

d'ailleurs, que le renversement se poursuit avec 'les dévots' qui anéantissent l'attitudes des 'habiles', et ensuite (et pour terminer) avec 'les vrais chrétiens' qui renversent encore l'attitude des dévots. Il s'ensuit que l'attitude approuvée par Pascal se succède du peuple aux 'vrais chrétiens', en passant par 'les habiles', celle qui consiste à se conformer à l'ordre établi.

4) Nous regrettons de ne pas pouvoir nous arrêter sur la rhétorique de

“*Justice, force.* – Il est juste que ce qui est juste soit suivi, il est nécessaire que ce qui est fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante; la force sans la justice est tyrannique. La justice sans la force est contredite, parce qu’il y a toujours des méchants; la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force; et pour cela faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort soit juste.”(192-298)

Pascal nous introduit d'emblée dans le vif du sujet, en mettant en parallèle les deux principes dominants, la justice et la force. (C'est d'ailleurs sous cette forme parallèle ou, disons mieux, antithétique que se succèdent 'les énoncés qui sont présentés en couple de propositions construites symétriquement'.⁵⁾) Ces deux principes ont la même puissance de se faire obéir, mais le caractère de la soumission est différent de l'un à l'autre. Si on suit la justice, c'est qu'il est juste de la suivre, la justice étant juste(cette tautologie est de Pascal!): il s'agit donc d'une soumission volontaire et consentie. Au lieu qu'on suit la force, parce qu'on ne peut pas ne pas la suivre, la force étant par son essence contraignante: il s'agit donc d'une soumission forcée et nécessaire. Ceci posé, qu'advient-il, dès lors qu'elles agissent isolément selon leur seul principe? C'est à quoi répond le deuxième couple de propositions qui est directement lié au troisième. D'abord, la justice sans la force est littéralement impuissante, c'est-à-dire qu'elle n'a pas le moyen de se faire obéir. C'est en quelque sorte nier la première énonciation: la

Pascal, qui se manifeste ici dans sa netteté la plus impressionnante. C'est comme une démonstration éclatante des traits essentiels de l'art classique, simplicité, concision, rigueur, clarté.

5) Cf., Erich Auerbach, *le Culte des passions*, MACULA, 1998, p. 84.

soumission volontaire à l'égard de la justice est juste théoriquement, mais en pratique c'est une chose illusoire. Impuissante, elle sera contredite, précise Pascal dans le troisième couple d'énoncés, parce qu'il y a toujours des méchants. (Nous y reviendrons tout à l'heure.) Ensuite vient le cas où la force est dépourvue de justice. Le résultat est aussi décevant que dans le premier cas: la force sans la justice sera tyrannique, et partant accusée. Cette série de constatations est en fait une manière de poser le problème qui appelle une solution. Pascal en propose donc une: 'il faut mettre ensemble la justice et la force', et par la suite une alternative: 'que la force soit juste ou que la justice soit forte'. Laquelle des ces deux possibilités a plus de chance de se réaliser?

"La justice est sujette à la dispute, la force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice et a dit qu'elle était injuste et a dit que c'était elle qui était juste." (*Ibid.*)

Pour répondre à cette question, Pascal commence par interroger, toujours en les mettant en parallèle, ce qu'est la justice et la force. Les observations de Pascal à ce propos sont tranchantes: la justice étant une idée subjective, et variant selon les personnes, on se la disputera sans jamais arriver à un consensus, alors que la force qui est une 'qualité palpable' se fait immédiatement reconnaître et l'impact en est visible.⁶⁾ Pascal aurait sans doute préféré qu'on puisse mettre

6) Cette réflexion de Pascal nous fait penser au régime dit démocratique. Le propre de celui-ci est de croire, non pas à la Justice, mais à la diversité des justices. D'où son propre domaine qui est la discussion (la dispute,

“la force entre les mains de la justice” de sorte que celle-ci règne comme la vraie maîtresse du monde. Mais il voit que c’est impossible (parce que la force, se mettant le plus souvent au service des méchants, n’acceptera jamais de se plier à la justice) et se tourne du côté de la force. Ici le climat est tout autre, la force qui est une réalité solide a la réelle force de se faire obéir. Ainsi, ne pouvant “mettre la force entre les mains de la justice”, on a mis la justice “entre les mains de la force, et ainsi on appelle juste ce qu’il est force d’observer.”(175-878) De l’affrontement inévitable qui les oppose, c’est la force qui sort victorieuse, en maniant la justice à son gré et comme son attribut. La force, désormais, n’est pas la simple force, mais une force juste qui s’impose telle.

“Et ainsi, ne pouvant faire que ce qui est juste fut fort, on a fait que ce qui est fort fut juste.” (792-208)

selon Pascal). En disant: La justice est sujette à la dispute, Pascal aura-t-il pensé lui aussi à la démocratie? En tout cas, il n’y était pas indifférent, au contraire, il a porté un intérêt particulier à la façon dont elle procède à la détermination de la justice, soit le vote à ‘la majorité’(chez Pascal, la pluralité). Et se demande-t-il, la pluralité peut-elle passer pour la garantie de la justice? Sa réponse est catégorique: n’y voyant qu’une apparence de justice, il reconnaît par contre la réelle force qui en découle. “La pluralité est la meilleure voie parce qu’elle est visible et qu’elle a la force pour se faire obéir.”(175-878) Ce qui se manifeste par la majorité, ce n’est pas la justice(Plaisante justice déterminée par le nombre! dira Pascal), mais la force: la majorité n’est, comme le note Jean Mesnard(*les Pensées de Pascal*, SEDES, 1993, p.205), qu’une ‘des manifestations de la force dans la détermination de la justice’. Il ne s’agit donc pas, dans ce procédé, de l’opposition ‘du plus juste au moins juste, mais du plus fort au moins fort’(toujours de Mesnard). Dans la réflexion pascalienne, l’idée de la force justifiée est valable aussi bien pour l’Etat absolutiste que pour le régime démocratique. De ce point de vue, tous les régimes sur la terre se valent. Les procédés peuvent se différer, mais le principe en est le même: la force, d’où qu’elle vienne, détermine la justice et c’est là la loi de la cité des hommes.

C'est une triste conclusion. La justice terrestre n'est en somme que la logique du fort, celle qui justifie la conquête par la violence et, en cela, le pouvoir est essentiellement l'usurpation⁷⁾.

Nous venons de constater avec Pascal le processus justificateur du pouvoir qui s'opère dans l'imagination des hommes. Or Pascal recourt ici à un autre principe de l'explication que l'imagination. Si cette dernière fait naître en nous une idée de la justice, il s'agit d'un phénomène passif qui relève d'une espèce d'auto-hypnotisation. Mais cette fois Pascal met en lumière un certain mécanisme de justification que la force (ou le pouvoir) comporte en soi-même. La force, au lieu d'attendre que sa légitimité soit reconnue, se met en action pour la faire reconnaître: elle passe de la passivité timide à l'action positive et s'empare de la justice, déclarant qu'elle est elle-même la justice. Et si la force est seule juste, il est évident que tout autre est injuste: "la force a contredit la justice et a dit qu'elle était injuste et a dit que c'était elle qui était juste." La justification de la force effectuée passivement dans l'imagination des hommes, la voici maintenant promue activement par la force elle-même selon sa propre logique. Le pouvoir n'est pas simplement une force barbare qui opprime, mais une force soi-disant juste qui monopolise la justice. Tel est le mécanisme inavoué du pouvoir sur la terre et c'est sans doute le plus grand mérite de l'analyse pascalienne que de l'avoir mis au grand jour.⁸⁾

7) 108-294: "Il ne faut pas qu'il sente la vérité de *l'usurpation*; elle (la loi) était introduite autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable..."

8) Nous aimerions voir dans cette notion du pouvoir, celle du pouvoir qui se justifie, non pas une simple spéculation, mais une réflexion concrète tirée

La concupiscence et l'ignorance

Ainsi se termine l'enquête pascalienne sur les institutions humaines. Il y a, d'un côté, la perception du réel assez pessimiste et, de l'autre, une éthique conformiste qui l'admet. Le renversement du pour au contre (ou plutôt, en la circonstance, du contre au pour) – c'est là que réside l'essentiel de la pensée politique de Pascal. Mais cette démarche dialectique, sur quoi est-elle fondée? car il semble bien y avoir là-dessous quelque chose de plus fondamental. Voici donc la question comme celle qui a été posée par l'interlocuteur au cours de la conversation sur le pari: N'y a-t-il point moyen de voir le dessous de cette démarche dialectique?⁹⁾

Tout d'abord, rappelons-nous ce que nous avons maintes fois suggéré: que cette perspective négative de la réalité politique est liée à la conception pessimiste de l'homme. Celle-ci se réduit, en substance, à la misère de l'homme et, plus concrètement, la concupiscence. L'homme est un être déchu et sa nature est essentiellement mauvaise et pourrie. L'opposition sanglante des égoïsmes qui débouche sur l'apparition d'un régime de force n'est pas sans rapport avec ce *figmentum malum*, enraciné dans le cœur humain. La

de ses propres expériences. Voici, par exemple, la Fronde: si Pascal l'évoque dans ses *Pensées*, c'est certes pour la critiquer, mais cela ne contredit pas son point de vue qui le fait percevoir le vrai visage du pouvoir royal: ce dernier qui l'opprime brutalement ne s'impose pas comme une simple violence opprimante, mais une force juste qui lutte contre l'injustice. Mais, au fond, y a-t-il sur la terre des régimes injustes qui s'avouent être tels? Et que d'injustices commises au nom de la justice!

9) 343-233: "Mais encore n'y a-t-il point moyen de voir le dessous du jeu?"

théorie politique de Pascal se situe dans le prolongement de sa philosophie humaine. Curieusement, Hobbes suit la même orbite pour introduire la psychologie dans la politique, en attribuant le désordre chaotique d'avant la civilisation aux désirs naturels, inhérents à tout individu. Mais Pascal ne se cantonne pas dans la catégorie psychologique et son idée de la misère de l'homme va, en sa profondeur, se joindre à une certaine vision religieuse. Son anthropologie est essentiellement anthropologie chrétienne et la concupiscence est tributaire du péché originel. Pour approcher la cité des hommes, Pascal se réfère au mythe chrétien.

Ensuite, il faudrait indiquer le scepticisme radical de Pascal. Dans sa réflexion sur l'homme, la misère qu'il constate sur le plan moral se double de celle sur le plan cognitif: si l'homme est méchant, il est d'autant ignorant, et ne connaît ni la vérité, ni la justice. La raison humaine, faute d'assiette ferme, ballote au gré du vent ("Plaisante raison qu'un vent manie à tout sens!"(81-82)), et la justice, modelée par les caprices des hommes, consacrée et perpétuée par la coutume, "change de qualité en changeant de climat. ... Plaisante justice qu'une rivière borne! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà!"(108-294) Et Pascal d'avouer: "...c'est en quoi je me trompais, car je croyais que notre justice est essentiellement juste et que j'avais de quoi la connaître et en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit, qu'enfin je suis entré en défiance de moi et puis des autres."(290-375) Mais Pascal n'y voit pas que l'échec philosophique, car celui-ci est précédé d'un ardent désir de la vérité. Citons encore une fois: "Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et sommes

incapables ni de certitude ni de bonheur.”(125-437) Le tragique réside, en effet, dans la coexistence du désir de la vérité et de l’impuissance à la posséder. Là encore, Pascal fait appel à la théologie chrétienne qui lui en donne l’explication la plus plausible: si l’homme ignore aujourd’hui la justice, c’est qu’il l’a perdue, celle qui était aussi la sienne lorsqu’il était avec Dieu; séparé de Dieu, rendu à lui-même, il est tout d’un coup privé de tous les privilèges dont Dieu l’a autorisé à jouir et il ne lui en reste aujourd’hui qu’une faible idée; et mu par celle-ci, il se lance à leur poursuite sans jamais les atteindre et pour n’en attraper qu’une vaine image. Le scepticisme de Pascal se situe également dans le prolongement du péché originel.

L’idée politique de Pascal ne s’explique pas sans cette conception de l’homme qui rejoint, en dernière analyse, la théologie chrétienne. D’un côté, l’homme, infecté par la concupiscence, s’attache désespérément à ses intérêts; de l’autre, ayant perdu toute lucidité, il est tombé dans l’ignorance. “(Les hommes) sont plongés, définit Pascal, dans les misères de leur *aveuglement* et de leur *concupiscence*, qui est devenue leur seconde nature.”(309-430) La cité terrestre qui s’est formée le long des siècles, c’est bien l’oeuvre de ces hommes-là qui, condamnés à vivre ensemble, cherchaient à inventer à leur manière une organisation de la collectivité, susceptible de leur assurer la paix et l’ordre. Au commencement était donc le chaos dans lequel le héros principal était la force, et plus secrètement la concupiscence derrière elle. De cette anarchie primitive émergeait peu à peu un parti dominant et avec lui, un ordre social. Le moyen le plus facile et le plus sûr de perpétuer cet ordre était d’en

reconnaître l'autorité et de s'y soumettre. Il ne s'agissait pas, en fait, d'un choix, mais d'une nécessité, étant nécessaire que la force soit suivie. Mais le mystère, c'est que ce régime, fondé sur la violence, donc irrationnel en soi, finit par s'imposer comme justice, au fur et à mesure qu'il se succède d'âge en âge. Il ne fallait pas davantage pour qu'une société soit en paix et en ordre.

C'est ainsi qu'est apparu dans les sociétés humaines un régime dit autoritaire. On l'a souvent interprété comme un progrès dans l'histoire de l'humanité, en ce qu'il se propose d'être garant de l'ordre et de la paix. La vie primitive des hommes était une véritable jungle où ils étaient sans cesse exposés à toutes sortes de menaces et de dangers. S'il y a un régime qui y mette un terme et assure la paix, il en sera, quel qu'il soit, considéré comme un bien. Ainsi s'est accompli le passage de 'la nature' à 'la civilisation', célébré par un Hobbes comme un vrai commencement de l'histoire de l'humanité.

Il est bien significatif que le problème du pouvoir se situe au centre de la réflexion pascalienne sur la politique. Quel est donc le pouvoir? Il est, essentiellement, un système de contrôle et de réglementation, qui est allié à une certaine conception de l'ordre: un régime, susceptible d'apporter à l'humanité la paix par quelque moyen que ce soit, peut se justifier pour ce seul fait.

Le premier régime que l'humanité ait inventé était ainsi un régime autoritaire par excellence. Pascal, nous l'avons plus d'une fois souligné, ne se fait aucune illusion là-dessus. Cela n'empêche pourtant qu'il l'admet et même le loue: "La

grandeur de l'homme dans sa concupiscence même, d'en avoir su tirer un règlement admirable, et d'en avoir fait un tableau de la charité."(222-402) Nous ne sommes plus intrigués par ce genre de discours de Pascal: c'est une manière à lui de célébrer l'apparition d'un régime capable de freiner la folie des hommes et de mettre sur pied un ordre de la paix. Le titre de justice que celui-ci s'acquiert n'est certes pas authentique, et l'ordre établi sous son autorité ne saurait prétendre à l'ordre véritable: ce ne sont là qu'une image de la justice et 'un tableau de la charité¹⁰⁾'. Mais c'est tout ce que l'homme a pu inventer sur la terre, et peut-être le meilleur, qu'on ne peut pas ne pas admirer, lorsqu'on songe aux conditions misérables de l'homme. N'en attendons donc pas davantage. Surtout, gardons-nous d'en dévoiler le dessous, c'est là, nous l'avon vu, le moyen sûr de tout perdre. Pascal va jusqu'à nous recommander de tromper le peuple: "C'est pourquoi le plus sage des législateurs disait que, pour le bien des hommes, il faut souvent les piper."(*Ibid.*)
11)

Ainsi, Pascal se rallie au conformisme conservateur. Son idée pessimiste de l'homme et sa vision chrétienne du monde ne lui auront laissé aucune marge d'espoir d'une réforme progressive ou révolutionnaire. Pour lui, le salut ne réside qu'en Dieu et la vie terrestre est, au bout de compte, une vie exilée à supporter dans l'attente d'une autre vie. Il serait

10) Entendez «l'amour de Dieu» qui est le principe de la Cité de Dieu. Le fragment 585-793, connu souvent sous le titre de 'Trois ordres', vous en donnera une idée.

11) Laissez-moi citer, à cet égard, Jean Mesnard: "Ces vues ont scandalisé nombre de critiques. Pascal a été taxé de cynisme, d'amoralisme politique: on a fait de lui un champion de l'absolutisme le plus brutal. C'est oublier qu'il définit le fait, non le droit. ..."(*Jean Mesnard, Ibid.*, p. 205)

même idiot de prendre la politique trop au sérieux. Pascal, qui manie souvent le sarcasme sans pitié, dit, en parlant de Platon et d'Aristote: "S'ils ont écrit de politique, c'étaient comme pour régler un hôpital de fous."(196-331) Cette remarque s'applique telle quelle à son discours politique: pour lui aussi, les hommes déchus sont espèce de fous et le monde est un hôpital qui en grouille. "Modérer leur folie au moins mal qu'il se peut"(Ibid.), et maintenir par là l'ordre dans la vie collective - voilà l'objectif maximal que Pascal assigne à la politique. S'il ne s'est pas fait d'illusions sur la cité des hommes, c'est décidément parce qu'il ne s'en est pas fait sur l'homme.

*

*

Pour conclure, essayons rapidement de situer Pascal dans la perspective historique de la France et, plus largement, dans celle de la civilisation occidentale. A l'époque de Pascal, le régime autoritaire allait bientôt atteindre à sa plus haute perfection. La monarchie approchait de l'apogée de sa grandeur absolutiste et l'intégration nationale et sociale s'accomplissait. Mais cela ne fait pas oublier le long chemin tortueux que les pays occidentaux avaient à parcourir pour passer du féodalisme à l'Etat moderne centralisé et unifié. Du 15^e et au 16^e siècles, la situation politique de l'Europe était d'une extrême confusion et la lutte du pouvoir, à l'intérieur du pays, était aussi violente que celle de l'hégémonie entre les pays voisins. Et il était naturel que cette situation problématique ait provoqué un essor impressionnant de la conscience politique. Nous nous garderons ici d'évoquer en

détail Machiavelli, Jean Bodin, Hobbes, etc., et nous contenterons de rappeler qu'ils s'accordaient, malgré leur points de vue particuliers, pour reconnaître la nécessité et l'efficacité d'un régime puissant et autoritaire.¹²⁾ En fait, le chaos politique auquel ils avaient à faire face n'était pas loin, en quelque sorte, de l'état anarchique d'avant la civilisation dont parlait Hobbes. (Mais, l'humanité a-t-elle jamais connu dans son histoire la véritable paix qui ne soit pas un sursis? A-t-elle jamais été libre de menaces de la violence? Décidément, l'entrée dans la civilisation ne semble pas avoir apporté beaucoup d'améliorations!) Et à cette époque troublée, les hommes étaient dans l'attente d'une nation puissante et unifiée et les théoriciens leur ont proposé un régime autoritaire disposant d'un pouvoir absolu. Qu'est-ce que le pouvoir? Une fois encore, il est lié à une certaine idée de l'ordre. Le pouvoir est, par essence, la force qui contrôle et dirige, et il se justifie par le seul rôle qu'il joue dans l'établissement de l'ordre et de la paix. On pourrait accuser le choix de ces théoriciens, celui de la monarchie royale comme le meilleur régime, mais il est certain que ce choix n'a pas été motivé par des considérations opportunistes. Leur théorie de l'autorité politique, leur conception de l'ordre, du contrat, de la soumission volontaire s'insère dans un vaste système philosophique qui est le leur et leur choix ne s'en sépare pas.

Qu'est-ce donc que la monarchie? C'est assurément le plus ancien et le plus raffiné des régimes autoritaires. L'humanité a commencé son histoire par la tradition de l'autoritarisme qui veut que le pouvoir se concentre dans un. La famille, la

12) On pourrait dire qu'ils étaient, chacun à leur manière, des théoriciens de la raison d'Etat garant.

première communauté formée spontanément, avait le père comme le chef tout puissant (les Grecs l'appelaient *despotès*, non pas, bien entendu, au sens péjoratif du terme qu'on y attribue aujourd'hui), la tribu était commandée par le patriarche et la nation par le prince. Ceux-ci étaient comme une instance suprême dotée des pleins pouvoirs et tous les membres de la communauté leur devaient la vénération et la soumission. Dans l'histoire de l'humanité, le pouvoir était l'éternel objet du plus fervent culte et la paix assurée par une autorité toute-puissante était l'éternel rêve des hommes.¹³⁾ Se confier totalement au grand dirigeant transcendant, s'unir dans la poursuite du bien général et jouir enfin de la paix et du bien-être dans ces cités heureuses où tout est ordre et union – tel était l'Etat idéal dont rêvaient les utopistes de la Renaissance. Dans leurs utopies, l'autorité fait preuve d'un dirigisme absolu et toute la vie de la collectivité s'organise selon le plus strict plan. L'abbaye de Thélème, décrite dans *Gargantua*, peut bien être assimilée à certains égards à une cité utopique. A notre grande surprise, Rabelais qui tantôt l'a présentée comme un monastère à l'envers où règnent liberté, grâce et sourire, chante tout à coup la louange de la plus étroite uniformité de la vie collective. Les Thélémites, écrit Rabelais, "par cette liberté, entrèrent en louable émulation de faire tous ce qu'à un seul voyaient

13) Dans cette perspective, nous ne serons plus scandalisés par l'idée paulinienne des autorités, manifestée dans *l'Epître aux Romains* (13, 1). Les autorités sont originellement bonnes en ce qu'elles sont garantes de l'ordre et de la paix, indispensables pour maintenir l'intégrité collective. En ce sens, on peut dire avec Paul qu'elles sont 'établies par Dieu.' (Selon Pascal, 'un tableau de la charité.') La soumission aux autorités est théoriquement juste et elle n'a rien à voir avec le conservatisme: Pascal n'acceptera jamais de s'y soumettre lorsqu'elles se transforment en tyrannie.

plaire. Si quelqu'un ou quelqu'une disait: 'Buvons', tous buvaient; si disait: 'Jouons', tous jouaient." On crierait au scandale, mais les utopies sont ainsi faites, elles prônent un collectivisme absolu, ignorant les individus comme tels. Paradoxalement, elles nous rappellent *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre* de George Orwell. Les utopies, telles que nous venons d'évoquer ne diffèrent pas de ce qui est présenté dans cette oeuvre, réputée anti-utopique: il s'agit, dans les unes comme dans l'autre, de même régime, de mêmes institutions, de même système de contrôle et de surveillance, de mêmes rêves de solidarité et d'uniformité. La seule différence, c'est que l'eudémisme collectif dans les premières devient l'étouffement dans la dernière.

Bénéficiant aujourd'hui de pleine liberté et de droits individuels, nous sommes facilement tentés de mépriser ou de sous-estimer ce genre de régime autoritaire (et totalitaire. – ces deux qualificatifs, au fond, ne se dissocient pas). Mais il ne faut pas oublier que ce régime a subsisté sur la terre depuis la nuit des temps, et qu'il était armé d'une logique et d'une raison d'être, propres à lui. Il existe encore aujourd'hui, faisant orgueilleusement ses preuves. La différence, s'il y en a, c'est qu'il est couvert, cette fois, non pas d'un voile de la justice, conception abstraite par définition, mais du credo idéologique ou religieux solidement bâti sur une vision du monde particulière à lui. On pourrait dire, en paraphrasant Pascal: rien ne nous dépote davantage de le voir remplir ses hotes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière...¹⁴⁾

14) Voici ce que Pascal dit à propos de l'imagination: "... et rien ne nous dépote davantage que de voir qu'elle(l'imagination) remplit ses hotes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison." (81-82)

Effectivement, les gens sont condamnés à être heureux dans cette cité heureuse sous le règne austère et miséricordieux à la fois du grand leader qui s'apparente à la Divinité.

C'est ainsi que l'autoritarisme s'est installé tout au long des siècles comme l'unique principe de 'l'économie du monde'. C'est exactement à cette forme de régime que Pascal porte un coup fatal.¹⁵⁾ Il la met à nu et d'un coup, la laide réalité s'en dévoile. Ce qui est frappant dans l'enquête politique de Pascal, c'est son analyse radicale du pouvoir, poussée jusqu'au bout de ses conséquences. Pascal fera demi-tour pour embrasser le conformisme, mais sa critique des institutions politiques ne perd pas pour autant son acuité.

Il est facile de blâmer Pascal pour son conformisme. Mais nous savons qu'il est lié, au-delà de la politique, à sa philosophie humaine, et plus profondément, à sa religion (ou plutôt, à son jansénisme). Si vous voulez attaquer Pascal en matière de la politique, attaquez plutôt son christianisme qui est à la base. Reste toujours valable la démarche critique de Pascal pour démasquer le 'real-politik'(la formule de Machiavelli) et la puissance explosive qui y couve fera bientôt une réelle explosion. Pascal s'en éloigne, il est vrai, et prendra un autre chemin, qui est celui de la spiritualité. L'histoire moderne qui se développe après lui semble donner tort à Pascal en s'acheminant décidément vers la Révolution. Pascal dépassé par l'histoire? En un sens, oui, mais cela n'a presque aucun sens pour celui qui a pris le parti de se situer

15) Il est surprenant et même fascinant de voir s'éveiller peu à peu, depuis la Renaissance, une conscience politique qui interroge le bien-fondé de ce régime traditionnel autoritaire. Le mouvement critique et contestataire, timide et réservé au départ, ira s'amplifiant avec le temps et se prolongera bientôt dans celui de la révolution.

hors de l'histoire, hors du monde. Et pourtant, s'il quitte le monde, ce n'est que spirituellement, et pendant qu'il demeure dans le monde, il rendra au monde ('à César', disait Jésus) ce qui est à lui. De là découle finalement une vision du monde, tragique pour Pascal, mais dont une partie au moins peut bien paraître révolutionnaire pour d'autres. Certes, cette vision tragique ne se sépare pas de la vision chrétienne du monde et elle marque dans le cas de Pascal le point du départ de son discours apologétique. Toutefois, indépendamment de ce cadre chrétien, elle peut bien apparaître ultra-révolutionnaire¹⁶⁾ : Pascal fut, malgré lui, un militant révolutionnaire.

16) Erich Auerbach, *le Culte des passions*, MACULA, 1998, p.95: "Les mêmes idées se retrouvent dans les *Pensées*: l'ineptie et la contingence des institutions s'y expriment d'une manière qui serait ultra-révolutionnaire dès lors qu'on cesserait de la placer dans le cadre janséniste."

파스칼의 정치사상

이 환

파스칼의 “광세” 1부는 인간조건에 대한 성찰에서 나아가 인간사회의 정치적 차원에 대한 통찰을 담고 있다. 그의 인간학 및 신학과 불가분의 연관을 가지고 있는 파스칼의 정치사상은 권력의 기원과 본질을 통해 정의의 실체가 무엇인지를 검토하고 바람직한 정치적 태도에 대한 입장까지 망라되어있다.

그는 인간사회의 지배-피지배 관계가 사회 형성 초기에 이루어진 강자-약자의 투쟁의 결과라는 것, 그러므로 지배자는 폭력적 힘에 의해 그 자리에 올라간 것임을 밝힌다. 이 관계가 항구적으로 되는 과정, 즉 승리한 강자의 권력이 법의 정의와 신분의 권위를 통해 정당성을 확보하게되는 과정에는 인간의 상상력과 습관이 관여하게 된다. 만상의 본질을 뚫어볼 능력이 없는 인간의 이성은 화려한 외양의 위세를 실체로 ‘상상’함으로써 불합리한 권력이 정의롭고 합리적인 것으로 받아들여지게 만든다. 그리고 이 과정이 반복됨으로써 인간의 ‘습관’은 애초에 강자의 불합리한 힘에 불과했던 것을 합리적이고 항구적인 정의로 굳림하게 만든다. 자연적 원리도 종교도 법도, 합리성과 상관없이, 습관에 의해 인정받은 상상적 권위일 뿐이다. 그리고 그 근원에는 인간의 왜곡된 이성이 놓여있다.

허구에 불과한 권력의 정당성을 의식하지 못하는 일반 민

중은 권력을 맹종하지만 그 결과 사회는 질서와 평화를 보존할 수 있다. 어설픈 식자들 *demi-habiles* 이 권력의 허구를 보여주며 민중을 부추기면 사회는 반항과 무정부의 소요상태에 빠질 것인데, 그 피해는 고스란히 민중에게 돌아간다. 그러므로 정말로 식자라고 할 만한 이들 *habiles*은 권력의 허구를 뚫어보면서도 기성의 권위를 의도적으로 인정하는 보수주의적 태도를 취한다는 것이다.

그렇다면 권력은 본질적으로 힘에 의한 찬탈에 불과한 것인데, 이 권력은 스스로 자신을 정의로 선포하고 강요하는 적극적이고 배타적인 정당화를 추구하기도 한다. 자기 외의 모든 힘을 불의로 규정하고 배척하는 권력의 기제를 파스칼은 냉철하게 뚫어보고 있었다.

파스칼의 비판주의적 사회관과 정치적 보수주의의 근원에는 우선, 진실도 정의도 무엇인지 알 수 없는 인간의 근원적 무지야말로 그가 지닌 사악함의 이유라고 보는 근본적 회의주의가 자리하고 있다. 자신의 한계에도 불구하고 인간이 불가능한 진리와 행복을 열망하는 것은 비극이며, 그리고 이 비극은 원죄 이전의 상태를 그가 추억하고 있기 때문이라고 보는 점에서 그의 정치사상의 근저에는 다시 인간을 원죄에 물들고 탐욕에 빠진 존재로 바라보는 그의 기독교적 인간학이 놓여있다. 이 불완전한 인간들이 자신의 탐욕에도 불구하고, 통제와 규제를 의미하는 권력을 받아들여, 외양에 불과할 망정 질서를 세울 수 있었다는 것은 파스칼이 보기에 기적적인 일이다. 그러니 내세로 가는 통로에 불과한 현세의 삶에서 정치란 정신병자들을 관리하는 하나의 방식 정도일 뿐이므로 그 합리성과 정당성을 문제삼지 않는 것이 현명하다는 것이다.

권력의 정당성 여부보다는 사회의 질서와 통합, 평화를 절대적인 것으로 간주하는 파스칼의 정치관에서는 15-16세기 유럽 역사가 지나는 극심한 혼란과 권력투쟁에 대한 반동을 느낄 수 있다. 라블레를 비롯한 르네상스 사상가들과 마찬가지로 파스칼

역시 질서와 일치, 평화를 긍정한다. 그러나 파스칼에게는 그 궁극적 실현이 이 현세에서는 불가능하며, 그 비슷한 외양만 실현되어도 다행인 셈이다. 세계를 관리하는 유일한 원리로서 권위주의가 자리잡게 되는 것을 지켜보는 파스칼은 그것의 근본적 허구를 냉혹하게 드러내는 급진적 정치사상가이면서 동시에, 인간의 본질적 한계 때문에 그 체제를 받아들일 수 밖에 없다고 생각하는 비관주의적 기독교사상가였다고 할 수 있다..

요약 : 최 권행 (서울대 불문학과 교수)

Notices biographiques

YU Pyung-Kun

Professeur de Littérature Française à l'Université Nationale de Séoul. Licence ès lettres en 1965, et Maîtrise ès lettres en 1969 au département de Langue et Littérature Françaises de l'Université Nationale de Séoul. Thèse de doctorat (*Les Aspects gnostiques dans l'oeuvre de Baudelaire*) en 1975 à l'Université de Grenoble. Ouvrages publiés : *Compréhension de la poésie* (Editions Min-Eum), *Image* (Editions Salim) etc. Traductions : *Introduction à la mythologie — mythes et sociétés de Gilbert Durand* (Editions Salim), etc.

LEE Whan

Professeur honoraire de Littérature Française à l'Université Nationale de Séoul. Licence ès Lettres. Maîtrise ès Lettres et Docteur ès Lettres au département de Langue et Littérature Françaises de l'Université Nationale de Séoul. Maître de conférence de Littérature Française à l'Université Hankuk des Études Étrangères(1958-1965). Professeur de Littérature Française à l'Université Nationale de Séoul. Ancien président de la Société Coréenne de la Littérature Classique Française. Ouvrages publiés : *La vie et la pensée de Pascal, Pascal - «Pensée», Comprendre les pensées de la littérature française, La littérature classique française, Les géants(grandes figures) à l'aube de la France moderne - François RABELAIS*, etc.

Jean Antoine BELLEMIN-NOËL

Professeur invité à l'Université Nationale de Séoul en 2003, professeur émérite de Littérature Française à l'Université de Paris VIII. Ancien élève de l'ENS-rue d'Ulm. Agrégé des Lettres Classiques et Docteur ès Lettres à l'Université Paris Sorbonne. Membre du Centre National des Lettres

강연자 및 논문 저자 소개

유평근

서울대학교 불어불문학과 교수이며 불어문화권 소장을 역임하고 있다. 서울대학교 불어불문학과와 동 대학원을 졸업하였고, 1975년에 프랑스 그르노블 대학에서 논문 *Les Aspects gnostiques dans l'oeuvre de Baudelaire*로 박사 학위를 취득하였다. 주요 저서로는 『시의 이해』(민음사); 『이미지』(살림) 등이 있고, 역서로는 『말리크로와 / 감정교육에 대한 편지』(Henri Bosco/Marcel Arland 지, 중앙일보사); 『신화비평과 신화분석-심층 사회학을 위하여』(Gilbert Durand 지, 도서출판 살림) 등이 있다.

이환

서울대학교 명예교수. 서울대학교 불어불문학과를 졸업하고 동대학원에서 문학박사 학위를 받았다. 한국외국어대학교, 서울대학교 교수를 역임하였으며, 고전문학회 회장을 역임하였다. 저서로는 『파스칼의 생애와 사상』, 『파스칼 연구』, 『파스칼 - 『팡세』』, 『프랑스 문학 사상의 이해』, 『프랑스 고전주의 문학』, 『프랑스 근대 여명기의 거인들-라블레』 등이 있다.

장 앙트완 벨맹-노엘

1948년 프랑스 파리 소르본느 대학 라틴-그리스어 / 철학 학사, 동대학원에서 1953년 고전문학 석사, 1954년 불문학 석사 학위를 취득하고 1955년에 고전문학 교수 자격을 취득하였다. 1958-1960년에 아미앵 고교 문학교수, 1960-1961년 CFRP와 세브르 고교 교수를 역임했으며, 1961-1966에 소르본느 불문과 조교를 역임하였다. 1966-1968년에 소르본느 불문과 전임강사, 1969-1972년에는 파리8대학 불문과 전임강사, 1972-1975년에는 동대학 조교수를 역임하였다. 1975년에 문학박사 학위를 취득하고, 1975-1992년까지 파리 8 대학에서 정교수를 역임하였다. 1988-1992년에는 국립문학센터 회원으로서 문학 분과 위원장을 지내고, 1989-1996년 동안 PUF <꿈 텍스트> 총서 기획위원장장을 지냈다. 또 2003-2004년에는 서울대학교 불어불문학과 초청교수를 역임하기도 했다. 주요 저서로는 *La Psychanalyse du texte littéraire* :